

PAS DE FATALISME !

Il est courant d'entendre dire dans la classe ouvrière, et particulièrement dans nos rangs, que la guerre impérialiste est inévitable et imminente. Beaucoup de révolutionnaires craindraient, en mettant en doute cette affirmation, de paraître trop modérés et d'avoir l'air de verser dans l'idéalisme et l'optimisme idiots qui caractérisent les réformistes. Ceux-ci, on le sait, ont pour principe de nier les dangers qui menacent la classe ouvrière : ils ont nié, jusqu'au bout, avec les staliniens, le danger hitlérien, — ils considèrent le rexisme comme liquidé, — ils affirment que Franco est foutu et que Léon Blum ne rate pas une occasion d'affirmer sa foi dans la « Paix », même si la veille il a fait voter, par le Parlement français, 10 milliards de crédits militaires supplémentaires. Cette attitude est logique. Ne faisant pratiquement rien pour prévenir le fascisme et la guerre, les social-démocrates ne peuvent se justifier qu'en niant ces deux périls.

Notre rôle est de combattre ces illusions optimistes. Mais nous ne croyons pas que le meilleur moyen de prévenir la guerre et de promouvoir la résistance envers celle-ci soit d'affirmer qu'elle est inévitable et imminente. Cette façon d'envisager le problème crée une tendance au découragement, au fatalisme, à la passivité. Ceux qui nous entendent parler ainsi se disent : « A quoi bon créer une Quatrième Internationale si la guerre est pour demain Trop tard ! Rien à faire. Adviennent que pourra... etc... »

Certes, la guerre est une des nécessités internes du capitalisme. Impossible d'y échapper tant que nous serons pris dans les cadres de ce régime. C'est pour nous une thèse indiscutable. Mais, cette thèse appelle deux réserves importantes.

Si la guerre est inévitable en régime capitaliste, il ne s'en suit nullement qu'elle soit imminente. La courbe impressionnante de la course aux armements, les masques à gaz que l'on fabrique pour des populations entières, la prolongation du service militaire dans tous les pays sont des indices très graves mais ne constituent pas la preuve décisive selon laquelle la conflagration générale est pour demain matin.

On oublie trop volontiers les facteurs qui ont empêché jusque maintenant et qui peuvent encore retarder durant un certain temps l'inévitable conflit. Le premier de ces facteurs, c'est la crainte de la guerre et de ses conséquences que tous les dirigeants et tenants du régime, même les plus belliqueux, ne peuvent pas ne pas éprouver. Sans parler des risques de révolution, qu'ils n'ignorent pas, ils se rendent compte qu'une nouvelle guerre impérialiste mondiale ne résoudrait rien, qu'elle serait tellement ruineuse et meurtrière, qu'il n'y aurait pas de vainqueurs, qu'il n'y aurait que des vaincus. Les perspectives étaient différentes avant 1914. On pouvait, alors, espérer de part et d'autre une victoire complète et rapide qui aurait largement indemnisé le vainqueur et lui aurait permis de surmonter ses difficultés économiques et sociales. Ces espoirs furent déçus. Les vainqueurs en sont sortis diminués dans leur puissance, sauf les Etats-Unis.

La leçon a porté ses fruits : la crise d'Ethiopie et les événements d'Espagne prouvent que la peur est grande chez les dirigeants, à quelque tendance politique qu'ils appartiennent. Le débarquement de troupes italiennes et allemandes en Espagne eut-il été possible autrefois sans provoquer une riposte énergique de la France ? Qui aurait cru que l'on verrait la France et l'Angleterre assister impassibles à l'occupation des Baléares et de l'Espagne, à la préparation de l'occupation espagnole par leurs rivaux impérialistes les plus directs ?

Nous ne prétendons pas que cette crainte salutaire de la guerre puisse nous en préserver pour longtemps. Nous disons seulement qu'elle peut retarder le cataclysme. Mais ce serait commettre une grave erreur que de négliger dans cette question le facteur temps.

Car si le capitalisme porte la guerre dans ses flancs, il porte aussi le remède à ce fléau, et ce remède c'est la révolution prolétarienne. C'est là la seconde réserve que l'on doit faire à la thèse formulée plus haut. S'il est à peu près certain que la guerre impérialiste provoquerait des explosions révolutionnaires, on peut affirmer en revanche que la révolution, si elle prenait une certaine extension, paralyserait net les facteurs de guerre impérialiste en provoquant irrésistiblement le réveil de l'internationalisme prolétarien. Nous ne devons pas désespérer de voir les événements évoluer dans ce sens.

La révolution a commencé en Espagne. 1936 a vu en France et en Belgique le réveil du prolétariat. La Quatrième Internationale est en formation. Si faible qu'elle soit numériquement, il faudra compter avec elle lorsqu'on voudra recommencer la sanglante duperie. Et tous les coryphées de la future union sacrée, staliniens en tête, le sentent bien. C'est une des raisons pour lesquelles ils essaient de discréditer Trotsky et les trotskystes par les plus invraisemblables calomnies.

Lorsqu'on lit l'HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER PENDANT LA GUERRE, de Rosmer, on est frappé de voir combien la bourgeoisie s'est montrée prudente dans la répression des menées internationalistes. Ceux qui s'y livraient étaient peu nombreux en France et on n'a pas osé les arrêter tous, de peur de créer un mouvement de sympathie en leur faveur. Cela prouve qu'une opposition à la guerre, même très faible numériquement, constitue un danger redoutable pour l'impérialisme.

Conscients de cette force, nous devons réagir contre les tendances au fatalisme et au pessimisme. Nous pouvons faire obstacle à la guerre si, pendant le répit que nous laisse encore le capitalisme, nous savons immuniser l'avant-garde du prolétariat contre la peste chauvine et patriotarde.

Reprenons les mots-d'ordre des grands internationalistes, de Lénine : Pas de défense nationale en régime capitaliste, pas d'union sacrée avec les exploités ! Et si, malgré tout, le cataclysme se déchaîne : transformation de la guerre impérialiste en guerre civile !